Ivan de Monbrison

La mort paradoxe





LA MORT-PARADOXE

LA MORT-PARAXOXE

Ivan de Monbrison

EDITIONS MINCES
Marseille - Paris, juin 2025
Isbn 9791042470890

Morceau de sel.
Morceau de sucre
Morceau de temps.

Tu ne sais pas d’où tu es venu, mais tu n’as cessé de ressembler à toi-même, sauf dans l’exercice du hasard. La mort par le cancer, celle-là tu l’attendais depuis longtemps et voilà qu’elle est venue frapper à la porte, celle de derrière.

Morceau de sel.
Morceau de sucre.
Morceau de temps.

Mais qui se souvient, au hasard, durant la journée qui file, des heures insomniaques, où l’on se bourre de médicaments pour faire descendre l’angoisse, où l’on fume cigarette sur cigarette ?
Qui se souvient du Temps ?

Personne n’est venu te voir au moment où tu basculais dans le vide sans fond, la nuit serré par les images fantômes, comme par deux bras formant une corde, mais sans nœuds.

Morceau de sel.
Morceau de sucre.
Morceau de temps.

Je n’espère pas, mais j’oublie.

M’as-tu dit.

Au moment du revirement.
Avant la première mort annoncée.
Et vous vous n’aviez plus faim de rien, plus de désir, ni plus de crainte, quelque part, non plus.

Morceau de sel.
Morceau de sucre.
Morceau de temps.

Une porte claque, mais je n'ai vu personne en sortir ni entrer.

T'es-tu dit à toi-même à voix basse.

Les deux bras liés comme une corde, en effet, mais sans nœuds, donc on n'aurait pas pu même en le voulant se hisser hors du tombeau.

Il faut déjouer les épigrammes du hasard.
Il faut refaire à l'envers la nuit ce que l'on aurait pu dire à l'endroit une fois l'aube revenue.

C'est-à-dire, la passion.

T'es-tu dit encore.

Mais je vous ai compté sur les doigts d'une main à l'heure dite, quand vous sortiez l'un après l'autre de la tombe pour me parler dans une langue qui n'existe pas je vous ai comptés malgré vous, il a plu un peu sur nos crânes et nous avions bien ri de douleur.

Ne te demande pas pour qui sonne le glas, il sonne pour toi.

En sortant de la tombe, ou de l'utérus, ce qui revient au même, je vous ai comptés et recomptés à l'envers, et vous étiez cent, et vous étiez mille, et la fin était connue par avance, malgré nous, et elle, et malgré le hasard.
La nuit du néant, fut en effet comme une corde à nœuds, mais sans bras.

Le jour où la vie vécue à l'envers, tu perdis soudainement la raison, pour ne plus jamais la retrouver depuis lors ; tu perdis le sens des choses avant même qu'elles aient eu le temps d'exister ex-nihilo, c'est à dire enfin, d'être au monde.

Ce qui est presque plus improbable, au demeurant.

Morceau de sel.
Morceau de sucre.
Morceau de temps.

Et moi, je l'ai avalé de travers.

Non pas dans le sens seul de la mort par le cancer, une fois enfermé dans cette chambre d'hôpital cloisonnée de quatre murs blancs, ni toi, ni moi, nous n'avons osé exister par nous-mêmes, plus qu'une faute, ce fut là une sorte péché, même de péché athée, d'une certaine manière.

- Mais, sans être soi-même croyant, peut-on vraiment pécher ?

- Tu n’as d’obligation envers toi-même que morale. Tu n’as rien à faire, rien à agir, rien à savoir. Nul emploi, nul métier ne t’est nécessaire pour être.

- Mais il faut terminer ce qui a été commencé, mener la tâche qu’on s’est incombée au départ à bien, non ?

- Oui, et non. Ferme la porte, s’il te plaît… J’entends claquer des portes.

- C’est seulement dans ta tête ça, as-tu pris tes médicaments.

- Quels médicaments ?

- Ceux qui t’empêchent de penser, et de te souvenir…De te souvenir du futur, et enfin de souffrir en vain.

Ils entrent tous à reculons vers la tombe, mais ils ne sont pas encore morts pour autant.

- Au début tu ne m’as pas plu.

- Ça veut dire quoi plaire ?

- C’est vrai, plaire ça ne veut rien dire en soi.

- Tu vois ! Tu te contredis toi-même sans arrêt !

- Je suis désolé. C’est qu’il y a trop de portes qui s’ouvrent et qui se ferment, mais toujours à l’horizontal.

- Elles sont horizontales comme des couvercles de sépultures ?

- Oui, du genre de celles qu’on peut voir au cimetière du Père-Lachaise, tu sais !

- Je vois, souvent recouvertes de mousse…

Tu dis :

Morceau de sel.
Morceau de sucre.
Morceau de temps.

Et ça ne veut rien dire, finalement.

Tu t'étais réveillé seul dans la chambre de l'hôpital, dans tous les hôpitaux les murs blancs des chambres des malades sont presque aussi sordides que les murs noirs de prisons.

- C'est parce que l'on vient pour y mourir en quelque sorte.

- Pour être soigné tu veux dire.

- La plupart des gens meurent à l'hôpital, de nos jours.

- Je sais c'est triste.

- C'est l'hygiène qui veut ça.

- De quoi parles-tu ? Quelle hygiène ?

- L'hygiène sociale, il faut cacher les mourants. Dans la rue personne ne veut les voir les mourants, ni même les malades, aux tables des cafés, des restaurants, dans les boutiques, sur les trottoirs, les gens sont d'une bien-portance insolente.

- Tu veux dire, d'une bonne santé ?!

- Non d'une bien-portance, ils l'affichent, ils s'en régalent. C'est obscène.
- Oui, c'est vrai que c'est obscène. Ils sont à gifler.

- On aimerait au fond qu'ils soient un peu moins biens, un peu plus malades…Oh légèrement, pas trop, juste ce qu'il faut.

- Et où les mettrait-on les mourants ? Aux tables des restaurants peut-être ?

- Parfaitement ! Ça serait du dernier chic, ces tables avec leurs beaux morts reluisants…ah je m'emporte, je voulais dire beaux malades.

- Des tables horizontales comme des portes allongées, ou des couvercles de tombes.

- Il faudrait pouvoir les ouvrir pour entrer dedans et voir ce qui s'y cache.

- Bah ! Tu n'y trouverais que des fantômes.

- Justement, ça nous manque les fantômes.

- Oui, ça nous manque trop…

Morceau de sucre.
Morceau de sel.
Morceau de temps.

- Amen…

- Et toi, tu dois bientôt y retourner à l'hosto ?

- Je sais pas, j'ai pas encore décidé pour la chimio.

- Je te comprends.

- Non tu ne peux pas comprendre !

- Désolé, c'est vrai.

- De toute façon, il n'y a rien à comprendre, finalement.

- Dans quel sens.

- Ce n'est pas du registre de la parole…du dicible.

- C'est du non-dit, de l'interdit ?

- Non plus, peut-être du non-intelligible par les autres, par ceux qui ne font que nous rendre visite dans les chambres blanches, par courtoisie, par pitié, avant de repartir.

- C'est de l'ordre peut-être alors de l'impensable ?

- De l'impensé plutôt. Tu vois la mort, la vie, ce n'est pas l'impensable, c'est l'impensé. C'est ce qui contredit la pensée, mais sans se contredire, c'est ce qui ne fut

jamais réellement avec nous tout à fait, ce qui n’as jamais été mais qui est advenu finalement, malgré-nous sans doute, comme par après-coup ; d’ailleurs, la vie, la mort, ce ne sont que des successions d’après-coups, de choses pensées avant d’êtres sues, de phrases indicibles, un peu comme tu l’as dit.

- C’est très beau.

- Oui, c’est pas mal, c’est mieux en tout cas que tous ces morts en sursis qui vont au restaurant, au café, qui se baladent comme des imbéciles sans avoir rien compris. Ensuite, souvent ils se battent, ils se font la guerre, ils se haïssent, ils copulent, ils s’enlacent, ils font tout, et ce presque sans savoir qu’ils sont morts.

- Pas encore morts.

- Mais cela revient au même.

- Oui, tu as raison.

- D’ailleurs, la mort elle est déjà dans leurs assiettes, le plus souvent sous forme de bidoche.

- L’humain, une sorte de cannibale par essence.

- Forcément ! Sinon quoi d’autre.

- C’est pour ça qu’ils se détendent avec des conneries.

- Ça, ça souligne leur cannibalisme, et en même ça le cache.

- A eux-mêmes…

- Ouais.

- Putain, c’est glauque quand on y pense

- C’est justement pour ça qu’ils y retournent toujours, à leurs conneries.

- C’est une fuite en avant.

- En avant dans l’absurde…dans l’obscène même, j’ai pitié d’eux, en même temps ils s’en foutent de ma pitié, et je les comprends, je ne suis rien par moi-même pour avoir pitié d’eux comme ça.

- Si, tu es malade.

- Et ça change quoi ?

- Ça change que ça te donne du recul…

- Ça me fait une belle jambe.

- C’est vrai que voir avec du recul ça isole un peu.

- Ça te coupe complètement des autres, tu veux dire.

- Oui… désolé encore.

- Arrête d’être désolé ça m’énerve ça aussi à la fin !

Morceau de sel.
Morceau de sucre.
Morceau de temps.

- Amen…

- Et la mort, tu t’en souviens ?

- Chaque fois que j’entends une porte qui claque.

- Dans ta tête… ?

- Oui, dans ma tête, et puis cesse de répéter ce que je dis à la fin !

Se taire pour tout oublier du hasard et des choses *à-advenir*, ou bien de celles qui n’auront ni le temps ni l’opportunité d’advenir non plus, de celles qui sont de l’ordre de l’impensé, de l’impensable, de la mort.
Il aurait fallu pouvoir écrire du coup un bouquin intitulé *Le livre de la maladie et de la mort*, en même temps cela fait nécessairement référence à celui de Rilke, mais ici maladie et pauvreté n’ont rien en commun, on retire le côté religieux, l’ascèse en disant maladie, c’est plus prosaïque.

- Et l’on retire le malade quand on prononce la mort.

- Oui, comme des tombes, des pierres tombales renversées de côté, des tombes laissées grandes-ouvertes

où l’on aurait envie de descendre, pour y voir enfin clair ; et ce aussi un peu comme ce qui se cacherait peut-être derrière des portes, mais horizontales, comme des lits d’hôpitaux aussi, quand nous sommes encagés entre des murs nickels et blancs faits pour les mourants, des murs sordides comme des cachots, comme des tombes déjà…

- C’est pour ça que tu les entends claquer.

- Oui, c’est la main du cancer qui me les tient ouvertes, et celles de la chimio qui les fait claquer, ça va, ça vient, ça fait clac, clac, clac dans mon cerveau.

- Tu devrais prendre tes médicaments.

- Ceux pour le cerveau ?

- Oui.

- Laisse mon cerveau tranquille, j’en ai marre que t’aies pitié de moi !

- Mais je n’ai pas pitié, je suis triste c’est tout.

- Oui, ça se comprend, et moi je suis désolé de t’imposer tout ça avec ma maladie, ce délire, ce délire issu de la souffrance, comme des mauvaises plantes dans un jardin laissé à l’abandon.

- Il n’y a pas de mauvaises plantes, ça n’existe pas.
- Enfin, façon de parler…mais je vois ce que tu veux dire, je ne le vois que trop bien…

- As-tu peur de mourir ?

- Comment ne pas avoir peur ? Déjà que j'avais peur de vivre, alors de mourir, enfin, paradoxalement, j'ai souvent pensé au suicide, je n'ai jamais franchi le pas, et voilà qu'elle vient me chercher, la mort, comme une ancienne maîtresse trop longtemps délaissée, enfin j'ai envie de dire une vieille pute, mais c'est vulgaire et moi je ne peux plus lui dire non, ça serait malpoli, voir carrément dégueulasse.

- Ouais, les médicaments s'imposent là…

- Ceux pour le cancer ou ceux pour le cerveau (il rit).

-Je ne sais plus très bien, j'ai parfois presque l'impression qu'ils se confondent, qu'on pourrait presque les intervertir.

- Ce n'est peut-être après-tout pas qu'une impression… En même temps, injecter de la chimio pour traiter la schizophrénie…Enfin peut-être que ça ferait un remède radical, une sorte de potion magique à l'envers…

- Oui, donc les médicaments pour le cerveau, de toute évidence.

Aujourd’hui nous avons vu nos deux mains prises dans l’eau comme du ciment.
Aujourd’hui nous avons vu le paysage se renverser sur la table comme si c’était de l’eau, il reflétait le ciel, puis tout s’est effacé.
Et nous avons su.

- Nous avons su quoi ? Il n’y a rien à savoir, tu le dis assez souvent toi-même.

- Que toute chose est égale à une autre.

- Gandhi ce n’est pas Hitler quand même, un vase n’est pas un animal, je ne comprends pas ?

- Moi non-plus…Peut-être qu’après tout il n’y a rien à comprendre, sauf que comme on dit *Rien ne se perd, rien ne se crée*.

- ça sonne vaguement creux.

- Je te l’accorde.

- Je préfère encore observer les paysages quand je prends le train.

- Moi je n'arrive plus à voir rien.

- C'est à cause de la maladie ?

- Probablement, mais laquelle des deux, la maladie mentale ou la maladie physique. Peut-être que là aussi c'est pareil après tout.

- Non, tu relativises tout. C'est impossible. Ce n'est même pas moral.

- C'est dû peut-être aux neuroleptiques.

- Tu crois ?

- De toute façon avec le cancer les dés sont pipés. On ne peut plus jouer, même cette conversation est inutile. Tout est vain et voué à l'anéantissement.

- C'est du nihilisme, c'est une autre façon de tout relativiser.

- Nan…objectivement le réel est atroce.

- Le réel humain alors.

- C’est le seul auquel nous ayons accès, c’est un peu comme les quatre murs de la pièce où l’on demeure, qui sont comme les parois du trou d’un rat qu’il s’occuperait à réaménager sans cesse, amenant des provisions, enlevant ses déchets, y dormant, y copulant.

- Le réel inhumain, paradoxalement.

- En effet paradoxalement. Mais le paradoxe est un concept. La mort seule n’est pas paradoxe ; ou bien si, il y a paradoxe et paradoxe, parce que la mort est forcément mentale, le corps disparaît comme il est venu.

- Alors la maladie mentale c’est *La mort-paradoxe* ?

- Par opposition au cancer qui est la mort réelle, ça se tient, et moi je vis les deux à la fois, presque dans deux corps séparés, celui dont je suis issu et celui auquel j’aboutis, c’est comme les deux extrémités d’un tube, d’un tube le long duquel je procurerais mon errance…

- J’ai écouté parler les oiseaux l’autre jour et j’ai pensé au *Langage des oiseaux* du poète Attar. Il avait raison les oiseaux ne chantent pas, il faut être le roi des cons pour penser ça, les oiseaux se parlent.

- Mais les gens sont tellement cons.

- Oui, c’est affligeant… J’ai repensé à ce que m’avait dit le psychiatre qui m’a prescrit les neuroleptiques l’autre jour quand je lui ai dit que je n’avais ni père, ni corps, ni mère, ni langage…Il m’a rétorqué *non, si tu es quelque chose tu es ton langage*. Je me demande si dans ce cas il ne se réfère pas à la pensée, parce que, que dire des oiseaux quand ils se parlent. En même temps peut-être que ce que l’on appelle pensée n’est pas ce que l’on croit. La pensée c’est peut-être simplement l’émotion pure objectivée.

- Objectivée ?

- Oui, encore un néologisme, dans le sens d’objet et d’objectif à la fois, une tentation de mise à distance de l’émotion par elle-même, mais qui échoue nécessairement.

- Mais alors, tu en penses quoi, es-tu ton langage ?

- D’un point de vue anthropomorphique en quelque sorte oui, d’une manière radicale, je ne sais pas, je ne sais pas si les choses peuvent être définies de manière radicale…

- D’où la *mort paradoxe*.

- Oui et non. Là on est précisément dans le langage, mais surtout dans l’affecte, parce que la mort en elle-même est un concept, comme la naissance.

- Mais les animaux ont conscience de la mort et de la naissance eux-aussi. Non ?

- Cela dépend de ce que tu entends par conscience, dans le sens de perception oui, pour le reste…vas savoir ce qu’ils ont vraiment dans le crâne les animaux, et de comment ils interprètent ce qu’ils perçoivent.

- J’imagine qu’on ne le saura jamais. Déjà que deux êtres humains ne perçoivent pas les choses de la même manière. Par exemple, le vieillissement, c’est insidieux, sans même en avoir conscience, à cause de ce processus qui est au cœur même du fonctionnement du vivant, tel ou tel individu progressivement modifie sa perception et donc sa conception des choses. Chacun et chacune nous vivons enfermés dans notre réalité empirique ou héritée

et c’est là notre limite et la frontière qui nous sépare, c’est impossible à dépasser.

- D’où pour toi, ce côté atroce du réel dont tu parles, ça aussi c’est de l’ordre de la perception.

- Je ne suis pas plus libre qu’un autre, c’est une règle absolue dont personne ne peut s’affranchir. Je suis en quelque sorte délimité par ma maladie, mon âge, mon sexe, ma peau. Là aussi c’est une prison-hôpital.

- Et si l’on tente d’en sortir.

- En sortir c’est mourir, d’une manière ou d’une autre.

- C’est triste et beau à la fois.

- Oui, c’est vraiment très beau.

- Tu vois quand je marche dans la rue, chaque geste, chaque bruit m'agresse. Les voix aussi, souvent je laisse les gens me dépasser et s'éloigner devant moi pour ne pas avoir à entendre leurs voix. Avant ce n'était pas comme ça. Mais subtilement, insidieusement le cerveau se dégrade. Alors, j'allume une cigarette comme pour pouvoir me raccrocher à elle, comme si le fait de fumer me permettait de mettre une distance entre eux et moi.

- Fumer est un de tes grands plaisirs, mais ce n'est plus à la mode.

- Fumer c'est fantastique. C'est la seule manière d'avaler quelque chose d'autre que l'oxygène, c'est très régressif je sais. L'alcool ça pèse, c'est comme la bouffe ça ne produit pas le même effet. J'ai beaucoup aimé danser aussi quand j'étais jeune, c'est marrant hein, la transe procurée par la danse, ça, ça me manque vraiment.

- Et la baise alors ?

- La baise moins, il y a toujours l'autre qui devient encombrant, et puis on est renvoyé à sa chair, et la chair je déteste ça, la mienne, celle des autres, la bidoche dans les assiettes, les odeurs corporelles, tout ça est si lourd.

- Tu n’es pas très romantique.

- Non, pas du tout, je l’ai été jeune. Mais en fait je poussais toujours tout ça jusqu’au délire, ça devenait trop, l’autre s’effaçait devant le délire. Aimer simplement je n’ai pas pu, j’en ai toujours trop fait.

- Comme avec la peinture, comme le chaos que tu mets dans tes toiles.

- Oui, tu vois, la toile c’est simplement quatre bords, un cadre à l’intérieur duquel tu peux organiser ta démence.

- C’est pour ça que tu finis par peindre sur les murs.

- Oui, ça et le trou du rat dont j’ai parlé avant, le trou non seulement qu’on aménage mais qui parce qu’il est par définition limité devient sans limite. En peignant sur les murs on les dilate, on les fait exploser, c’est pour ça que je dis que les murs blancs des hôpitaux sont comme des prisons.

- Parce que tu ne peux pas peindre dessus.

- Oui, cette blancheur immaculée je la vis comme totalement morbide, parfois j’aurais même envie d’attaquer les murs de la pièce avec une pioche.

- Mais paradoxalement ça ouvrirait des brèches.

- Peut-être que c'est ça le but final, après tout.

- Faire des brèches dans la folie ?

- Oui, c'est bien plus fort qu'exposer. En exposant tu te contentes de déguiser les murs, de les travestir avec les toiles accrochées, de les faire passer pour ce qu'ils ne sont pas.

- C'est un peu comme les rituels paléolithiques des premiers hommes.

- Oui, d'ailleurs cette théories que les cavernes étaient des lieux sacrés c'est plaisant, avec la fumée qui aurait intoxiquée les pratiquants jusqu'à les faire délirer. Mais je pense qu'ils peignaient en fait tout et partout, les autres supports étant périssables ne sont tout simplement pas parvenus jusqu'à nous.

- Et pourquoi faisaient-ils cela d'après toi ? Parce qu'eux n'étaient pas fous comme toi.

- Je pense que ça participe du langage. Tu vois parler c'est pour ainsi dire montrer, parler c'est signifier l'existence d'une chose par le symbole, il est logique

qu'ils aient tentés de le faire par d'autres biais également. C'était aussi pour eux une façon de s'approprier le monde et de se situer eux-mêmes en son centre.

- C'est aussi ce que tu fais… ?

- Probablement, ce qu'on appelle l'art n'est qu'une des formes du langage, l'esthétique en est l'aboutissement, plus la forme est finie plus elle fait ressortir le fond.

- Tu veux dire que le fond et la forme sont une seule et même chose.

- Oui, par essence on ne peut séparer l'un de l'autre. C'est pour cela qu'il ne peut y avoir d'absolu artistique, en art, le signifié est toujours contingent du signifiant. D'ailleurs l'art est anthropomorphe avant tout, même en symbolisant la nature, ou des formes abstraites, il n'est que le miroir de la pensée, ou des émotions-pensées si tu préfère. Les choses absolues, le ciel, la mer, les arbres ne peuvent être représentés, ils sont dotés d'une telle puissance, incarnés de manière si totale, que tenter de les symboliser, de les représenter ne peut mener qu'à un pathétique échec.

Les mains coupées,

L'automne est plein de mains coupées.
Non non ce sont des feuilles mortes
Ce sont les mains des chères mortes
Ce sont tes mains coupées

Revenues de nulle part. Ces mains me prennent et me blessent. Tu n'entends pas sonner le glas ? *Il sonne pourtant pour toi*. Les feuilles sont des mains coupées qui tapissent le sol, et dont les doigts s'enfoncent dans ta chair comme dans la terre. Les doigts sont les croix croisées des cimetières, et moi je marche à l'envers, à l'envers de la vie; ainsi se rendre à l'endroit dit du cimetière, là où la tombe est restée ouverte comme une immense gueule immobile, qui s'apprête à te dévorer, c'est le seul acte encore signifiant à tes yeux.
Ces feuilles que tu vois au dessus de ta tête bougent comme des mains quand le vent souffle et les soulève, et ma tête reste elle plantée sur la pique de ma colonne vertébrale et regarde toujours vers l'intérieur, elle cherche un chemin qui s'enfuit déjà.

Ce sont des feuilles mortes, ce sont des mains coupées qui prennent ma tête entre leurs paumes l'arrachent et la

posent sur le linteau de la cheminée, et je n’ai plus de langue, et je n’ai plus de bouche.

Tous les souvenirs qui s’effacent s’éloignent dans le rétroviseur comme la route fuit, donne moi ta main que je l’embrasse, donne moi ta main trouée au centre, par où l’eau coule goutte à goutte comme pour fertiliser la terre aride.

Il était fou.
Il n’avait plus de mains.

Il les avait données en offrande au dieu Baal, qui est le mari en arabe. Celui que garde le feu sacré, lui-même gardé par le fou.

Ainsi il te faut arracher le plancher pour voir ce qui se cache dessous.

Les racines plongent dans le sol comme autant de doigts crochus et t’empêchent de t’envoler.

Non, non nous n’irons plus au bois danser, puisque l’automne est révolu, que nos mains sont coupées.

- Hier au soir. Je ne me suis pas endormi de suite. J'ai longtemps d'abord observé le plafond.

- Et tu cherchais quoi sur le plafond ?

- Rien de spécial, j'en suivais les craquelures. J'avais presque un peu l'impression que c'était mon crâne même qui se craquelait ainsi…

- Après tout, c'est peut-être vrai.

- Tu crois ?

- D'un point de vue psychique ça se tient. C'est un poème que tu viens d'écrire ?

- En quelque sorte, les vers d'Apollinaire me sont revenus alors j'ai brodé dessus. Mais je ne suis pas certain que ça m'apporte grand-chose.

- Moi je pense que ça t'empêche de devenir complètement fou pour de bon.

- Tu n'as pas tort.

- Et le tort tue comme on dit ! hahaha

- J’ai toujours pensé le mot tort comme tordre.

- Tordre une corde ?

- Tordre une corde à nœuds oui.

- Oui bien celle d’un pendu…Mais qui en a fait le ou les nœuds ?

- Soi-même, on fait toujours le nœud pour se pendre soi-même, c’est l’essence même de l’acte, et des choses.

- L’essence même des choses ce sont les pierres d’un jardin japonais.

- Oui bien des pierres tombales, tombées comme des portes, et puis laissées grandes ouvertes…

- Pour qu’on y entre ou qu’on en sorte ?

- C’est pareil. Bientôt je refermerai la porte…Voilà c’est dit.

- Pour qui sonne le glas…alors.

- Il sonne *forcément* pour toi.

FIN